



FABRICE LUCHINI LA SOCIÉTÉ SE BRUTALISE

Production **Jean-Michel Djan**
Réalisation **Anne-Pascale Desvignes**

À VOIX NUE
Diffusé du 9 au 13/03/2015

C'est un acteur rare, libre, iconoclaste, qui depuis son premier rôle dans *Le Genou de Claire* de Rohmer il y a quarante-cinq ans, trouve aujourd'hui encore le moyen de nous emmener là où il en a envie, du côté de la langue. Elle est là sa passion, distiller des mots, jouer avec eux, extraire des textes le génie de l'auteur pour nous rappeler que Molière, La Fontaine, Céline, Rimbaud, Flaubert ou Philippe Muray n'existent au fond que pour nous enflammer.



Montmartre, où Fabrice Luchini a passé son enfance, en 1956.

Jean-Michel Djian : Comment peut-on s'éprendre à ce point du français quand on l'a appris plutôt dans les rues de Montmartre qu'à l'école, et quand l'apprenti coiffeur que vous étiez à 14 ans avenue Montaigne devait a priori se taire, regarder et faire ?

Fabrice Luchini : C'est une question très mystérieuse. Pourquoi le style et l'agencement de certaines phrases peuvent-ils provoquer de l'enthousiasme ? Je n'ai jamais réfléchi à cette question. Je pense à une lettre de Flaubert qu'il termine en disant : « Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate et tranquille où les phrases sont des aventures. » Il poursuit : « Je pourrais dire que j'ai connu les troubles de la période. Je détruirai tout, il me faudra encore huit ou neuf mois pour faire vingt pages. » Il y a une espèce d'obsession chez Flaubert. Toute proportion gardée, j'essaie de réfléchir à haute voix. Prenons un dialogue de Molière : « En vous le produisant je ne crains point le blâme d'avoir admis chez vous un profane, Madame. Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits » et elle lui répond : « La main qui le présente en dit assez le prix. – Il a des vieux auteurs la pleine intelligence et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France. – Du grec ! Ô ciel, du grec ! » Pourquoi ce dialogue m'émeut-il ? Pourquoi la lecture d'« Un cœur simple » m'émeut-elle ? « Elle avait eu, comme une autre, son histoire d'amour. » Quel est le secret que véhiculent tous ces textes ? Ce travail qui consiste à savoir ce qui se dit derrière, j'en serais incapable.

Je sais qu'à la fin du *Bateau ivre* : « J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur. » Baudelaire écrit, dans « La Vie antérieure », « J'ai longtemps habité sous de vastes portiques que les soleils marins teignaient de mille feux et que leurs grands piliers, droits et majestueux, rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques. » Je ne sais pas pourquoi cela m'émeut. C'est réjouissant, tout simplement.

J.-M. D. : Restons un peu du côté de Montmartre où vous fréquentiez vos amis de la rue, Juju et Cayos. Avec le recul étaient-ils pour vous déjà des Rimbaud ?

F. L. : Ils étaient issus d'un matériau différent, c'était avant 1968, mais on aurait dit qu'ils avaient subi une autre aliénation, différente. C'étaient des gens libres, marginaux, délinquants, des délinquants lumineux, des inadaptés prodigieux, des autodidactes ahurissants.

J.-M. D. : Votre père était marchand de primeurs rue Ramey dans ce même quartier. Ces sons, ces bruits, ces odeurs, qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

F. L. : Il me reste un quartier qui n'était pas écrabouillé par les voitures. La boutique se trouvait rue Ramey, au 17, au coin du passage Cottin. Il s'agit du vrai Montmartre qui n'a rien à voir avec celui qu'il est devenu depuis vingt ans : monstrueusement touristique. Il y a une phrase de

J'AI CONNU CES PARFUMS DE BOUTIQUE FERMÉE À TREIZE HEURES, MAIS SURTOUT LE SILENCE PROVINCIAL

Philippe Muray qui me vient à l'esprit, cet essayiste réactionnaire tellement lumineux et enthousiasmant qui a capté toutes les conneries monumentales d'aujourd'hui. Il dit : l'époque fait de nous des « déambulants approbatifs ». Maintenant quand je me promène avenue Junot, la partie un peu chic du 18^e arrondissement, je suis sidéré. On y organise des promenades sur des lieux où on pouvait avant sentir les tilleuls l'été, où j'ai dû fumer mes premiers joints en pensant à Arthur Rimbaud : « Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin ! » Figurez-vous que toute l'avenue Junot est remplie de tilleuls qui sentent bon les bons soirs de juin. Mais maintenant le drame, c'est qu'on ne peut plus se promener, des centaines de personnes avec des drapeaux viennent regarder. J'ai connu Montmartre quand, hormis la place du Tertre, le tourisme n'existait pas. Depuis une vingtaine d'années, la situation a complètement changé. J'ai le souvenir d'une époque, dans les années 1958-1960, où il y avait, du côté de la rue Ramey, de longs moments sans voitures. Entre treize heures et seize heures fermait la boutique, mon père ne rentrait pas toute la marchandise, mais il mettait un grillage. Puis il allait faire la sieste, car il se levait très tôt pour aller aux Halles chercher les fruits et les légumes. Je déjeunais tous les midis dans une petite cuisine tenue par ma mère. Au-delà des effluves – « voici venus les temps où vibrant sur sa tige chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir. Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir. Valse mélancolique et langoureux vertige ! » –, j'ai connu ces parfums de boutique fermée à treize heures, mais surtout le silence provincial, ces moments qu'aucune voiture n'agressait. La circulation était à l'arrêt. Mais la chose qui me heurte le plus, qui me rend triste, malheureux (et c'est pour cela que je ne suis pas un moderne), c'est l'agression des deux-roues dans Paris. J'en ai fait pendant vingt-deux ans à une époque où le vélo ou la mobylette était ludique. Le deux-roues était bienveillant, humain, il planait, il était marginal par sa position d'homme libre. Il est aujourd'hui comme une métaphore de la société, agressif, il veut aller plus vite, il ne supporte pas de s'arrêter même dans les embouteillages. Il a le portable écrabouillé à l'oreille, écrit des SMS tout en roulant. Cette société se brutalise. Dans la rue du Chevalier-de-La-Barre, il existait encore un couvent avec des poules, et vingt ans plus tôt il y avait encore des chevaux. On ne va quand même pas la jouer Émile Zola, mais si vous me demandez un souvenir je vous dirais que

je connaissais des horaires où la vacance était assumée, où l'on savait s'arrêter.

J.-M. D. : Quand on vous entend parler de ces moments, vous le faites avec joie, jubilation, et en même temps vous les regrettez. Quel type de nostalgie vous travaille-t-il aujourd'hui ?

F. L. : Il existe un très beau texte de Thomas Bernhard sur la nostalgie. Je suis impressionné, et c'est un lieu commun, de la tournure de plus en plus brutale que prennent les choses. Je pense que ça se tend. L'exemple des deux-roues est passionnant. C'est la voiture qui devient presque praticable. Le conducteur de voiture n'insulte plus personne, il est bienveillant, il est humain, il pollue moins, maintenant c'est le deux-roues qui est dans un état d'agression absolue et qui ne sourit plus. Quand je jouais Beckett, il y avait une réplique : « Ne disons pas de mal de notre époque, elle n'est pas plus malheureuse que les précédentes. N'en disons pas de bien non plus. N'en parlons pas. » Être présent, se promener, regarder un visage féminin, « celle qu'on aperçoit et qui s'évanouit », ce n'est plus pareil. On les voit ouvrir des portes de voiture et les refermer le portable à l'épaule et elles règlent en même temps le problème des enfants. Évidemment que l'invention du téléphone portable cause des ravages civilisationnels ! La colonne vertébrale devient inélégante. Elles marchent, plus personne ne regarde personne. La rue, qui était un matériau d'inspiration, de poésie possible, de virtualité, « À une passante » comme dirait Brassens ; la rue qui pouvait être un objet de réflexion pour celui qui se prenait pour Socrate, ou un lieu de drague s'il se prenait pour Roland Barthes, est envahie de petites entreprises, de PME qui n'ont pas de clients. Les gens sont de plus en plus occupés, de plus en plus aliénés et le chômage nous envahit. Ils ont été prodigieux, ces inventeurs de portables, ils ont donné le coup de grâce pour que les hommes soient encore plus malheureux, moins présents au visage d'une très jolie fille, moins présents à la beauté océanique d'un ciel de Paris, moins présents à un regard, une rencontre, une réflexion. Ils ont tout mis au point, TF1, les portables, les télévisions, tout ça. L'explication marxiste là manque de souffle. Qui est cause de l'aliénation ? Est-ce l'homme qui la souhaite, pourquoi ? Je me mets dedans. Nous nous sommes vautrés là-dedans, moi comme tout le monde, car j'ai un portable que je dois regarder quatre-

COMME JE SUIS TRÈS OBSESSIONNEL, JE TRAVAILLE MES INTUITIONS

vingts fois par jour en espérant je ne sais quel contact avec je ne sais quelle personne qui n'appelle jamais. Nous nous projetons chacun sur nos portables, mais combien de bonnes nouvelles nous a-t-il offertes ? Aucune bonne nouvelle, que des fâcheux.

J.-M. D. : Avant de sombrer dans la fosse civilisationnelle, essayons de revenir à cette époque bénie où la rue et les fruits avaient des odeurs, où vous alliez à l'école. Qu'attendaient vos parents de l'école républicaine ?

F. L. : Un ascenseur social, la promotion. C'était ancré dans toutes les sensibilités des émigrés. Mon père arrivait d'Italie, ma mère qui sortait de l'Assistance publique venait de la Nièvre. Il n'y avait pas à philosopher, les parents n'avaient qu'un espoir pour leur enfant : qu'il n'ait pas la même vie qu'eux. Cet ascenseur social ne marche pas, c'est cette raison, paraît-il, qui expliquerait l'état dépressif de la France. Mes parents, tout simplement, attendaient que je n'aie pas la même vie qu'eux.

J.-M. D. : Que disaient de vous les professeurs à vos parents, de votre discipline, de votre attention ?

F. L. : Il n'y avait pas du tout cette dramaturgie des parents d'élèves, tout cela n'existait pas. Les parents travaillaient toute la journée, les profs ne les voyaient pas. J'étais à l'école rue de Clignancourt dans la même classe que Daniel Vaillant, le ministre de Lionel Jospin, ancien maire du 18^e, car nous sommes nés dans la même rue. Ses parents allaient chercher des fruits et légumes chez les miens. Nous étions d'un milieu très modeste. J'étais donc rue de Clignancourt dans cette école jusqu'au certificat d'études. Mes parents espéraient que je passe le baccalauréat, ils ont vite déchanté. Mais il n'existait pas de réunions des parents avec les professeurs dans lesquelles ils se demandaient si on devait corriger en bleu pour ne pas rendre anxieux les élèves. Je veux bien tout, mais quand même... J'ai joué un rôle de professeur dans un film de François Ozon où il y avait cette réplique géniale : « Oui, je sais que je ne dois plus corriger en rouge, parce que le rouge est anxigène. » C'est une époque magnifique pour Muray, pour tous les gens qui ont envie de déconner, c'est une époque de Trissotin.

J.-M. D. : Manifestiez-vous une ambition particulière ?

F. L. : Aucune. Je n'avais qu'une ambition, c'était manifestement d'attirer l'attention sur moi comme tous les gens névrosés, anxieux et un peu hystériques.

J.-M. D. : N'avez-vous eu aucune belle rencontre avec des instituteurs, des professeurs ?

F. L. : J'ai quand même pu avoir le certificat d'études grâce à des profs qui ont été patients, des profs à la Péguy. J'en ai eu deux ou trois comme ça, pour le reste je n'ai aucun souvenir. J'étais ahuri, hébété. J'étais dernier, je ne comprenais pas de quoi il était question, je n'arrivais pas à me concentrer. Je n'étais pas un bon élève, tout simplement. J'étais inapte. L'époque était bénie, parce que, quand on était inapte, on n'insistait pas. J'ai trouvé la phrase de Camus qui m'obsède depuis quelques jours. Paul Valéry dit dans *Monsieur Teste* : « La bêtise n'est pas mon fort. » Camus répond : « La bêtise insiste toujours. » Moi, ils n'ont pas insisté. On a essayé de me faire passer dans une école de comptabilité, cela a été une catastrophe. Entre l'actif et le passif, je me mélangeais les pinceaux. J'étais inapte en anglais. Résultat : ma mère a pris la bonne décision, elle m'a mis en apprentissage. Je ne comprends pas l'obsession des gouvernements de droite et de gauche de donner le baccalauréat à tous. Pourquoi pas des bacs théâtre ? Qu'est-ce que tu fais comme boulot ? Je passe le bac théâtre. Imaginez Charles Dullin à qui on dit : « vous savez, Charles, il existe un bac théâtre ». Je provoque un peu, mais être comédien ne peut pas s'apprendre avec le baccalauréat.

J.-M. D. : Comment expliquez-vous ce mépris pour l'artisanat ? Enfin le mépris est un grand mot. Mais plus on parle de l'idée qu'il faut se fabriquer soi-même, plus on insiste pour que tout le monde soit diplômé...

F. L. : Parce que nos gouvernants pensaient que l'égalité consistait à faire en sorte que tout le monde atteigne la même chose. C'est tout simplement la bien-pensance qui part d'un bon sentiment, il faut que tout le monde aille à l'école. Je ne veux pas faire le vieux réac, mais tout de même il existe des mecs pas doués pour l'école, même si on met leurs notes en bleu. Il est possible que les notes soient de la connerie, je n'ai pas d'opinion. Est-ce qu'avec des principes d'éducation à la Najat Vallaud-Belkacem un mec comme moi aurait été un meilleur élève, je ne suis pas sûr.

J.-M. D. : Vous avez en effet incarné dans le film d'Ozon *Dans la maison* ce prof qui tombe sur un élève qui ressemble à un petit Rimbaud. Qu'est-ce que cela a produit dans votre tête ?

F. L. : C'était un beau cadeau. J'avais tourné pour la première fois avec Ozon dans *Potiche* où je jouais le mari de Catherine Deneuve, une sorte de partition boulevard-



Dans *Emmanuelle 4*, en 1983.

dienne dans le bon sens du terme. Après il m'a offert ce cadeau, j'ai trouvé le rôle magnifique. Jouer un prof, c'est impressionnant dans la mesure où rien de ma propre vie ne m'en rapproche. Nous en revenons à votre question qui me demandait pourquoi je parle constamment des auteurs, du répertoire, de la littérature française, de la langue française, alors que je sors d'une absence absolue de formation. Je n'ai toujours pas la réponse...

J.-M. D. : C'est un mystère, une énigme, et quelque chose de très enthousiasmant. D'ailleurs Jean-Dominique Brierre, un de vos biographes, a intitulé son ouvrage *Le mystère Luchini*...

F. L. : Peut-être devais-je rattraper ce que j'avais mal fait. Il existe une phrase de Céline que j'aime beaucoup : « L'âme n'est chaude que de son mystère. » Je vais vous faire une confidence, je devrais quand même en savoir un bout puisque cela fait trente-cinq ans que je me soumetts à la pratique de la psychothérapie et de la psychanalyse. Cela fait trente-cinq ans que j'y suis trois fois par semaine pour essayer de mettre un peu d'ordre dans ce chaos d'anxiété et de difficulté (*silence*). J'ai peu d'amis, je trouve cela trop périlleux d'en avoir, je suis fasciné par les gens qui voient beaucoup d'amis dans la journée. J'ai très peu d'amis et en analyse j'ai peut-être trouvé un début de réponse. Sans posture prétentieuse, ne sont-ce pas au fond les auteurs

qui sont mes amis ? Les Céline, Flaubert, Rimbaud aussi. Quel ami effrayant celui-là, pas meilleur que Céline...

J.-M. D. : ...Muray aussi, tous des misanthropes. Vous êtes quand même très touché par ceux qui n'aiment pas les autres...

F. L. : Oui, mais ceux-là qui n'aiment pas les autres sont en réalité des grands demandeurs. L'éternel dialogue d'Alceste et de Philinte m'obsède. Alceste est d'abord beaucoup moins intelligent que Philinte. Chez Céline, il est clair qu'il préfère les animaux. Flaubert n'est pas non plus bienveillant. Muray est d'une méchanceté noire, Cioran n'est pas gai. Proust a cette histoire d'homosexualité, il aime bien les hommes, mais pour d'autres raisons.

J.-M. D. : Cette question vous a troublé...

F. L. : L'homosexualité ?

J.-M. D. : La sexualité...

F. L. : La sexualité en général, oui, j'ai été un fan du « content noir » pendant trente-cinq ans. Je ne sais pas pourquoi, mais la femme a été pour moi un questionnement de 17 à 55 ans. Je la vivais comme une énigme, j'étais insatiable, allant vers tous les genres de femmes. Leurs attributs

m'obsédaient, je ne pensais qu'à ça, en sortant du théâtre je me précipitais dans des lieux coquins. Cela m'a beaucoup habité. Tout d'un coup, un apaisement s'est imposé et je n'aime plus du tout la séduction. Ce que j'adorais en tant que personnage de Rohmer, je le déteste désormais, je trouve que c'est du marivaudage, du mensonge. Aujourd'hui, on boit un verre et le garçon dit : « Je suis un paquet de malheur, t'as envie de le choper ? », la fille répond : « Ben moi aussi. » Alors qu'avant c'était : « J'aime beaucoup tes yeux, il y a quelque chose de très pénétrant dans ton regard, il est vert acier. J'aime beaucoup la gestualité que tu as eue quand tu as regardé ce barman. – Ah bon, pourquoi ? – Parce qu'il y avait quelque chose comme une compassion. » Tout le monde est très content, tout le monde baratine.

J.-M. D. : Aujourd'hui, vous sentez-vous incapable de séduire ?

F. L. : D'abord, je ne bois de verre avec personne, j'ai une chienne, donc je suis très heureux. Quand des jeunes femmes ravissantes me proposent de boire un verre, je réponds qu'il n'y a rien à boire, à raconter, ou alors il faut y aller directement.

J.-M. D. : Est-ce récent ?

F. L. : Cinq ou six ans. Vous savez, je reçois des lettres, pas énormément, mais tous les jours huit cents personnes m'écrivent et sur ces huit cents, quatre cent cinquante sont des femmes. Une des dernières lettres que j'ai reçues pour le spectacle sur Céline disait : « Je suis femme fontaine, venez-vous abreuver à ma source, vous verrez c'est passionnant, je suis pas mal, j'ai 40 ans, je suis tout à fait sexy. » Il y a vingt ans, j'y aurais été.

J.-M. D. : Vous n'êtes pas non plus dupe de la dimension érotique que peut, notamment, suggérer votre voix, votre jeu...

F. L. : C'est une de mes premières révélations. Je dois énormément à Serge Rousseau, le meilleur agent chez Artmédia qui, à la sortie du premier film de Rohmer (qui était un accident, j'étais coiffeur et je n'avais pas compris pourquoi j'avais dû aller voir Monsieur Rohmer dont je n'avais jamais vu les films), m'a donné l'adresse où tout s'est passé pour moi : le cours de théâtre de Jean-Laurent Cochet. Parallèlement, Rousseau m'accablait en n'arrêtant pas de me répéter que je n'avais aucun avenir, car je n'étais pas sexué. Il me

trouvait physiquement pas terrible, surtout on ne savait pas si j'étais homo, hétéro. Je n'avais aucun pouvoir sexuel. C'est peut-être pour cette raison que j'étais obsédé. Je me suis sorti de cette affaire par le théâtre. Et qui achète les places au théâtre ? Pour le spectacle où je joue, j'ai regardé par curiosité les réservations, ce ne sont que des femmes. Les hommes n'ont aucune envie d'aller s'emmerder sur des choses abstraites, ce sont les femmes qui ont une aptitude au transfert sexuel sublimé. La langue, le théâtre, le fait d'être en hauteur, l'intensité avec laquelle un acteur physiquement défend un texte, un auteur ont peut-être une dimension érotique. Pendant les dix dernières années, je ne dis pas qu'elles s'offraient en ouvrant leur manteau de fourrure, nues, et qu'elles hurlaient : « Fabrice, prends-moi », ce serait mensonger. Mais tous les quinze jours j'ai une proposition. Une des plus belles, je la cite tout le temps, une lettre très gentille : « J'ai une trentaine d'années, 35 ans, j'aime votre manière d'aborder votre répertoire. » À la fin de la page, elle avait écrit : « PS : j'aime la bite. » Alors là, évidemment, c'est très troublant. Je voudrais faire un spectacle qui s'appellerait : « PS : j'aime la bite » et je vais de ce pas aller le déposer à la SACD. Cette phrase va tellement loin, pourquoi « PS » ? Il y a quelque chose d'antiproustien, d'anti-La Fontaine. La Fontaine parlait de Madame de Sévigné « qui servit aux grâces de modèle et qui [naquit] toute belle à [son] indifférence près », et l'autre écrit « PS : j'aime la bite. » Qu'est-ce qu'il y a comme modernité là-dedans ! Quelle ambition a-t-elle pensé restituer ? A-t-elle voulu faire comme Henry Miller, dire qu'elle n'avait pas de morale ? Les hommes ont tellement peur des femmes que celles qui « aimeraient ça » seraient des cochonnes ! Autant l'homme a le droit d'aimer le cul, car les gens parlent dans ces termes-là, autant les femmes non. Nos auditeurs, qui sont quand même des gens de France Culture, se disent peut-être que cela est vulgaire, mais moi je ne suis jamais contre le sous-texte.

J.-M. D. : Je vous rassure, on dit souvent France Cul...

F. L. : Le sous-texte, c'est ce que m'a appris Cochet. Derrière la première réplique d'Alceste, c'est-à-dire quand son meilleur ami le regarde et le voit faire la gueule et lui dit : « Qu'avez-vous ? », l'autre répond : « Laissez-moi, je vous prie. » Cela veut dire en réalité : « Merde. » Donc il ne faut jamais cracher sur le sous-texte.

J.-M. D. : En 1968, vous êtes recruté comme apprenti coiffeur avenue Montaigne. De cette période, vous dites que du salon de coiffure bourgeois où vous travailliez vous



Jean-Luc Mélenchon et Fabrice Luchini attendent la remise des GQ Men of the Year Awards 2012.

avez ressenti « l'impossibilité de se comprendre ». Votre conscience politique a-t-elle commencé à s'épanouir à ce moment-là ?

F. L. : Il y avait des dizaines de gens qui circulaient dans ce salon de coiffure avenue Montaigne. Au premier étage, il y avait beaucoup de vieilles dames et des shampooineuses terrorisées à l'idée que la bourgeoisie s'en aille et quelques esthètes intellos proches des idées de Cohn-Bendit. Donc, à l'âge de 16 ans et demi, 17 ans, j'avais sous les yeux les luttes, les gens qui ne pouvaient pas se comprendre. Il y avait la gauche et la droite. La gauche incarnée par le renouveau, le projet, l'ambition culturelle, le côté joyeux, l'espoir. Je suis très œcuménique, je prends tous les défauts pour la droite et toutes les qualités pour la gauche. Je pense que la mesquinerie, l'anxiété, la méfiance sont plutôt des réflexes de droite. Je sais que les choses sont plus nuancées que cela, mais je provoque. Dans ma tête, les gens qui défendaient Cohn-Bendit étaient plutôt les premiers coiffeurs, les riches, ceux qui gagnaient beaucoup d'argent, mais qui pensaient à la révolution merveilleuse. Ceux qui défendaient De Gaulle étaient les shampooineurs, ceux qui dépendaient du pourboire, les manucures et les pédicures. J'avais devant moi une lutte des classes. J'avais toutes les valeurs de la gauche, l'invention, l'espoir, la générosité et

toutes les valeurs de la rétraction, ce qu'on appelle parfois les valeurs de la réaction. Maintenant, j'opte beaucoup plus pour le camp de la réaction.

J.-M. D. : Avez-vous fondamentalement changé entre 1968 et aujourd'hui ?

F. L. : Oui, en 1968, j'y ai cru, j'allais vendre *Lutte ouvrière*, j'ai été vaguement trotskiste, je n'ai pas très bien compris ce que voulait dire Léon et j'ai préféré lire Céline, mais en gros j'avais l'impression que 1968 allait balayer le passé, que le réel allait être vitalisé, qu'on allait en finir avec l'aliénation, j'adhérais à toutes les critiques d'Herbert Marcuse et Marx. J'étais persuadé qu'une chose nouvelle allait surgir. J'ai été militant quatre mois, j'ai dû aller dans deux débats marxistes auxquels participaient Daniel Bensaïd et Hugo Blanco l'Argentin, un marxiste révolutionnaire de 80 ans aujourd'hui. Après j'ai complètement quitté cette idée de progrès, de catéchisme. Comme dirait Céline : alors tous en bicyclette et pas de fausse note. En Pologne lorsque j'ai joué j'étais devant les membres du parti communiste qui avaient des salles pour leurs films porno pendant que le peuple était dans la misère. C'est un catéchisme auquel je ne crois absolument plus. J'éprouve même une répulsion pour tout ce qui est progrès. Si Mélenchon passe, il n'y a pas

LA GAUCHE A DE LA GUEULE, SIMPLEMENT ÇELA CONDAMNE À L'EXCELLENCE